

LAVAL

I

Les déserts s'effaçaient, et la Nouvelle-France
Le laissait emporter aux bras de l'Espérance,
Sous le regard béni de la religion :
Les pionniers bretons se vouaient à leur tâche ;
Et les bois en pleurant s'affaissaient sous la hache
De la civilisation.

Les fils de Loyola, ces éclaireurs sublimes,
Avaient frayé la voie aux aïeux magnanimes
Plantant leur tente aux bords du grand fleuve enchanteur ;
Ils avaient de leur sang rougi les solitudes,
Annoncé l'Éternel aux fauves multitudes,
Du Labrador à l'Équateur !

Ils avaient, poursuivant leur mission féconde,
Jeté de nouveaux noms sur la carte du monde,
Découvert cette zone, au soleil si vanté,
Où des peuples ardents viennent s'asseoir en foule,
Où la main du travail avec orgueil déroule
L'étendard de la liberté !

* *

Un jour, Québec frémit sur son rocher immense ;
Nos grands bois, modulant leur sauvage romance,
Ressentirent un doux frisson ;
L'air embaumé s'emplit d'étranges symphonies ;
Le Saint-Laurent calma ses vagues infinies ;
L'aigle interrogea l'horizon !

Les canons, les tambours et les cloches vibrantes,
Dans un vaste huzanna de clameurs délirantes,
Annoncèrent bientôt un grand événement ;
Et la foule, couvrant du port chaque avenue ;
Accourut de partout saluer la venue
D'un jeune ambassadeur au front noble et charmant.

II

Cet homme, devant qui tout un monde se presse,
Qui fait sur son passage éclater d'allégresse
Le Français avec l'Algonquin,
C'est Laval dont le nom, ceint d'un nimbe de gloire,
Résonnera toujours, comme un cri de victoire,
Sous le soleil américain !

Affrontant les périls du farouche Atlantique,
Aux applaudissements d'un peuple frénétique,
Cet illustre envoyé, sans armes, sans blason,
Est venu, tout entier à l'œuvre évangélique,
Hisser sur notre sol le drapeau catholique,
De l'éternel semeur cultiver la moisson !

A sa voix, sur les bords de nos fleuves dantesques,
S'élançant tout à coup des temples gigantesques,
Et des clochers audacieux !
A sa voix, à sa voix que parfois il déchaine
Les lâches assassins de la raison humaine
Tremblent et regardent les cieux !

Dans la hutte indienne, au fond des forêts mornes,
Dans les hameaux naissants, le long des flots sans bornes,
Il verse des trésors de foi, de charité !
Ce héros donnerait tout son sang goutte à goutte,
S'il savait que ce sang doit éclairer la route
Où tatonne souvent la pauvre humanité !

Un but radieux brille à ses yeux de prophète :
Pour le nom canadien son âme satisfaite
Voit des jours glorieux venir ;
Et, pilote hardi, debout dans la tourmente,
Il aide à gouverner sur la vague écumante
La nef qui porte l'avenir.

Son cœur brûle toujours pour quelque noble cause,
Réalissant bientôt un projet grandiose,
Il fonde dans Québec ce foyer immortel
Qui déverse à longs flots ses fécondes lumières
Sur l'enfant des palais et celui des chaumières,
Sur les futurs gardiens du trône et de l'autel !

Mais la vieillesse enfin dans ses travaux l'arrête.
Aspirant au repos, il va de la retraite
Savourer les instants si beaux
Dans l'asile béni qui lui devait ses bases ;
Il va, seul avec Dieu, l'œil ébloui d'extases,
Se recueillir sur les tombeaux.

Plongé dans l'idéal des visions étranges,
Il semble quelquefois parler avec les anges !
L'aurole déjà sur ses cheveux blancs luit !
De son dernier soleil voyant pâlir la flamme,
Le pontife caresse encore dans son âme
Mille rêves pour ceux qui viendront après lui !

* *

Quand la mort vint frapper cette auguste ruine,
De tous les points connus et de chaque poitrine
Un long cri de douleur émut l'immensité ;
Et, comme foudroyé par quelque grand désastre,
Le peuple crut alors voir disparaître l'astre
De sa nationalité.

III

O Laval ! saint prélat que mon âme révère,
Quitte, pour un instant, des tombeaux la poussière,
Vois la rive où jadis Montcalm a succombé !
Vois comme a prospéré la semence féconde
Que tu distribuas aux bords du nouveau monde,
Depuis le Saint-Laurent jusqu'au Meschacébé !

Comme est ramifié ce bel arbre mystique
Que tes mains ont planté sur le sol poétique
Illustré tant de fois par tes grands successeurs !
Comme a brillé toujours l'ardente colonie,
Malgré le long oubli de la France bannie,
Malgré la cruauté des lâches oppresseurs !

Deux siècles sont passés depuis l'heure bénie
Où tu viens, déployant ta force et ton génie,
De notre épiscopat jeter les fondements :
L'humble pays n'est plus, ô vénérable apôtre !
Notre empire s'étend d'un océan à l'autre,
Et l'on rêve toujours d'amples enfantements !

Deux siècles sont passés, et nous gardons encore
L'héritage sacré dont la France s'honore :
Ses croyances, sa langue et ses traditions !
Nul pouvoir n'a jamais fait ployer notre race,
Et, depuis quarante ans, nous avons une place
Au soleil radieux des vieilles nations !

Autour de nos grands lacs plus de forêts profondes !
Partout les moissons d'or bercent leurs vagues blondes
Aux souffles parfumés des roses profondes ;
La vapeur en tous sens sillonne les rivages ;
Sur les derniers débris des bourgades sauvages
D'opulentes cités étalent leurs splendeurs !

L'Amérique a tracé du bout de son épée,
Une majestueuse et sublime épopée !
Tout tressaille aujourd'hui devant son pas géant ;
Son audace a détruit pour toujours la distance ;
Et quand on veut jeter sa pensée à la France,
L'on fait parler la foudre à travers l'océan !

Que tu dois être fière, père de la patrie,
De voir, en ce moment, notre terre chérie
Déployer tant d'éclat, tant d'efforts triomphants !
Que tu dois être heureux de savoir que les rêves
Qui berçaient ton esprit dans nos bois, sur nos grèves,
Furent réalisés par tes nobles enfants !

Oh ! sois loué, Laval, ô héros de l'Eglise !
C'est toi qui sur nos bords as consolidé l'assise
De la religion, de nos droits les plus chers !
C'est toi qui nous rendis si forts aux jours d'épreuve !
Ta mémoire vivra tant que notre grand fleuve
Epanchera ses flots dans l'abîme des mers !

1882.

W. CHAPMAN.

LÉON XIII A PARIS

(Du Figaro)

En 1848, quand la révolution chassa Pie IX de sa capitale ensanglantée, le général Cavaignac lui offrit l'hospitalité française, en attendant l'envoi d'une armée pour relever son trône ; — et l'on put croire un instant que le pape allait devenir l'hôte respecté de la République.

En 1871, après l'invasion de Rome par les Piémontais, M. Thiers à son tour, en voyant le Souverain-Pontife réduit aux quatre murs du Vatican, s'empressa de mettre à sa disposition l'une de nos résidences royales les plus dignes d'un tel honneur par son admirable situation comme par ses souvenirs : le château de Pau ; — et une seconde fois la France républicaine put se croire à la veille d'abriter la papauté en exil.

Enfin, l'année dernière, M. Grévy, dit-on, oubliant qu'il avait signé les décrets du 29 mars, aurait eu la pensée d'offrir au successeur de Clément V et de Benoît XII le vieux palais d'Avignon, que des travaux rapides auraient pu mettre en état de recevoir, après cinq siècles écoulés, le cortège errant de ses anciens maîtres.

Pie IX préféra Gaëte, puis sa prison. — Est-il probable que Léon XIII, malgré ses sympathies marquées pour la France et l'indubitable accueil qu'il y rencontrerait, choisisse notre pays pour refuge, le jour douloureux où il se déciderait à chercher, hors de l'Italie, l'entière liberté de sa mission divine ?

Je n'oserais le dire, mais, en attendant qu'il se prononce et fixe son choix — il nous arrive, sinon en personne, du moins en effigie ; et si ce n'est pas encore lui-même, c'est son image tellement vive et saisissante qu'elle équivaut presque à la vérité.

Pour dire simplement les choses, c'est le portrait du pape qui vient à Paris, portrait magistral, de grand style, de larges proportions, et qui montrera le vrai Léon XIII à tous ceux qui n'ont pu le voir dans son cadre naturel du Vatican.

Cette œuvre maîtresse sera l'une des attractions supérieures du prochain Salon, sinon la principale. Elle saisira le visiteur dès son entrée et le gardera sous le charme dominateur et invincible qui s'en échappe.

J'avais vu ce portrait à Rome, avant qu'il ne fût achevé. Je l'ai revu à Paris, la veille du jour où il partait pour les Champs-Élysées. Mon impression est restée la même, profonde, irrésistible ; et je ne crains pas de dire qu'aucun de ceux qui franchiront le seuil du Palais de l'Industrie ne pourra s'en défendre.

* *

Un de ces derniers dimanches, j'étais allé à Notre-Dame entendre le P. Monsabré. L'éloquent orateur traitait précisément du chef de l'Eglise, et voici dans

quels termes sa parole originale et puissante l'annonçait à l'auditoire :

“ En lisant l'histoire du grand siècle, vous avez dû vous représenter les vastes et magnifiques salles du palais de Versailles remplies d'une foule somptueuse, choisie parmi les plus nobles familles de France, duca, marquis, comtes, barons : Tout ce monde est heureux et fier d'être d'être admis aux honneurs d'une présentation ; tout ce monde attend respectueusement le grand monarque, qui daignera tout à l'heure lui donner un sourire en passant ; tout ce monde se communique à mi-voix ses impressions et ses espérances. Après une longue et fatigante station, on entend enfin le pas mesuré des gardes et la voix des officiers de service qui crie : “ Messieurs, le Roi !... ” Silence et profonde émotion : Louis XIV paraît et s'avance solennellement à travers les rangs pressés de cette foule humblement courbée devant sa royale majesté.

“ Je n'ai point à vous dire si Louis XIV méritait tant d'honneurs, mais je sais qu'avec toutes ses gloires de naissance, de gouvernement et de conquêtes, il n'était qu'un tout petit monarque en comparaison de celui que je vous annonce aujourd'hui : “ Messieurs, LE PAPE ! ”

* *

C'est bien lui, en effet, l'auguste représentant de la plus haute royauté comme de la plus antique dynastie que le monde connaisse. Le voilà ; il nous regarde, il va parler ; et l'on se sent prêt à s'incliner avec respect devant sa main désarmée. Il n'a ni un pouce de territoire, ni un soldat, ni un écu ; il est captif ; il ne vit que d'aumônes ; et cependant il est plus grand que les rois et il domine toutes les couronnes. — Autrefois, à Saint-Pierre, dans les cérémonies du dimanche des Rameaux, il voyait les princes et les souverains venir, comme de simples fidèles, s'agenouiller devant lui pour en recevoir la palme sacrée. Vainement a-t-on diminué l'éclat de sa splendeur terrestre : il n'en reste pas moins la source mystérieuse de toute autorité politique et le meilleur garant de la sécurité sociale.

J'ai déjà plus d'une fois esquissé ici la figure du pape, mais il reste toujours des traits à y ajouter. Personne n'a rendu cette imposante et douce physionomie d'une façon plus lumineuse et plus complète que l'auteur de cet admirable portrait. Il en a pour ainsi dire dégagé la philosophie en faisant éclater le caractère et la grandeur morale à travers la ressemblance physique.

Ce n'est pas le pape au repos, dans la tranquille attitude de la méditation ou de la prière, qu'il a voulu peindre ; mais le pontife en action, le vicair de Christ exerçant son magistère suprême, l'homme public et officiel, pour ainsi dire, apparaissant dans ses hautes fonctions et dans le rayonnement même de son autorité supérieure.

Le moment choisi est celui d'une de ces audiences solennelles où le pape reçoit des milliers de pèlerins dans les célèbres galeries connues sous le nom de Loges de Raphaël.

Il est debout, tout en blanc, avec le camail sur les épaules et la ceinture de moire blanche frangée d'or, sur les plis soyeux de laquelle se détache la croix du pasteur.

Le front est éclairé, les tempes larges et saillantes, ombragées de chaque côté d'une légère touffe de cheveux blancs. Le regard est pénétrant et ferme. On y devine la volonté réfléchie et persévérante. La bouche a un paternel sourire, et l'ensemble exprime à la fois la grâce, la tendresse et la dignité.

La tête est tout chez Léon XIII, tant le corps grêle, mince, aérien pour ainsi dire, semble se dérober. On croirait volontiers qu'il n'y a qu'une âme sous cette robe flottante, qui laisse au spectateur l'idée de la transparence. Tout au plus s'y cache-t-il un roseau, frêle et chétif, mais c'est bien le roseau de Pascal, et, en le regardant, on comprend cette définition d'un prélat de son entourage : “ Léon XIII, c'est une lame d'acier ayant une soutane pour fourreau. ”

Au bas du vêtement blanc, et se détachant sur un tapis vert à grandes arabesques, passent les mules de velours rouge brodées d'or.

La main gauche est appuyée sur une table richement ornée, où le Crucifix et deux volumes de saint Thomas, symbolisant l'alliance de la raison et de la foi, indiquent la double source à laquelle le pontife sait puiser la force et l'espérance.

Tout le personnage est en relief sur une draperie sombre, élégamment relevée à l'italienne pour laisser voir un coin d'horizon bleu, sur lequel se profile, au second plan, la masse imposante de Saint-Pierre.

Encore une fois, ce qui ressort par-dessus tout de cette toile expressive et puissante, c'est l'idée d'autorité, c'est la notion souveraine du pouvoir et du gouvernement.

On comprend, en le regardant, que cette petite main, maigre et blanche, à travers laquelle circule à peine le sang, porte en réalité tout le monde moral, comme Isaïe nous dit que Dieu soutient d'un seul doigt la masse physique des mondes.

Ce portrait illumine le fond de l'homme. Il laisse deviner toute la force qui se cache derrière la modé-